

***George Sand critique : une autorité paradoxale.* Sous la direction d'Olivier Bara et Christine Planté. Presses universitaires de Saint-Étienne, 2011. Un vol. 16 x 24 cm de 260 p.**

Ce volume publie les actes du colloque des 20 et 21 mars 2008 qui réunissait à Lyon la plupart des membres de l'équipe responsable de la publication des quelque cinquante articles de *George Sand critique* (Du Lérot, 2007, 804 p.) : Olivier Bara, Claire Barel-Moisan, Claudine Grossir, Christine Planté, Marie-Claude Schapira, Merete Stistrup-Jensen, Marie-Ève Thérenty, Nathalie Vincent-Munnia, auxquels s'étaient joints des sandiens : Brigitte Diaz, José-Luis Diaz, Éric Bordas, Pierre Laforgue, Anna Szabo et, pour la publication, un spécialiste de Goethe, Jean Lacoste. Parce qu'il s'attache à des articles parus d'abord en journal ou en revue, ce volume est le jumeau du recueil *George Sand journaliste*, dirigé par Marie-Ève Thérenty, paru en même temps aux Presses universitaires de Saint-Étienne.

L'ensemble, précédé d'une présentation synthétique des éditeurs, est constitué de quatre pans équilibrés : « Écritures de la critique », « Moments critiques », « Dialogues critiques », « Esthétique et poétique ».

La première partie s'emploie à caractériser les postures critiques de Sand. M.-È. Thérenty (« Réécritures, palimpsestes et création générique dans la critique sandienne ») parcourt toute la carrière de Sand critique et constate la nette prépondérance d'une lecture d'empathie qui la conduit à la citation massive et au pastiche ; Sand, estime M.-È. Thérenty, compose ses plus beaux textes critiques en mimant par places et incorporant à sa libre causerie la manière de Hugo dans les articles qu'il lui inspire entre 1856 et 1868. En s'attachant au contraire à des textes polémiques, ou plutôt aux moments polémiques de certains textes, Éric Bordas (« Rhétorique de la défense chez G. S. critique ») évoque le barreau, ou, à cause des prosopopées, Rousseau, et souligne les moments d'ironie féroce. Brigitte Diaz (« Le détour épistolaire : pour une autre critique »), analysant les rapports multiples de la lettre et de l'article critique, met en lumière la démarche libre et confiante de Sand, assise sur l'interlocution familière, bien opposée à l'article *ex cathedra* de professionnels de la presse, aussi malveillants que désinvoltes. Pour prémunir ses propres œuvres contre cette critique, Sand, montre Anna Szabo, a attaché beaucoup de soin à la rédaction et à la publication pré-originale de ses préfaces.

Dans « Moments critiques », J.-L. Diaz (« Une critique pour temps de crise, 1833-1841 ») lit quatre articles, d'« *Obermann* » à « Quelques réflexions sur J.-J. Rousseau » qui tous, reliés à une histoire (littéraire) de l'esprit humain, mais aussi à ses propres œuvres intimes ou dialoguant avec Sainte-Beuve, envisagent les textes comme symptômes d'une crise dont les personnages, avatars des auteurs, sont les différentes faces ou les différents moments ; en choisissant dans l'étude sur *L'Éducation sentimentale* son épigraphe, J.-L. Diaz généralise à l'ensemble de sa carrière cette propension de Sand à la lecture existentielle des textes.

Les trois autres « moments » sont, au contraire, ponctuels : Claudine Grossir (« G. S. critique en 1845 ») n'envisage que les trois premiers mois de cette année très féconde ; Sand, convaincue de la nécessité d'écrire dans la presse, s'est liée à *La Réforme*, a fait la connaissance de Louis Blanc, et donne à ce journal engagé plusieurs articles, parmi lesquels une lecture de *l'Histoire de dix ans*, écriture de l'histoire qui inspirera celle d'*Histoire de ma vie*. C'est aussi cette année-là qu'elle rend compte de la réception de Sainte-Beuve par Victor Hugo à l'Académie française (Pierre Laforgue : « Sand, Sainte-Beuve, Hugo et le romantisme en 1845 »), pour reprocher à ses confrères, comme à l'institution leur futilité, leur oubli du peuple et de la réalité sociale. Christine Planté choisit l'année 1863, tournant libéral du second empire, caractérisée pour Sand écrivaine par un « pic » critique – nombre d'articles, autorité reconquise – et par un renouvellement marqué de son intérêt de toujours pour Rousseau.

La section « Dialogues critiques » est consacrée à des séries particulières d'auteurs : poètes ouvriers, ouvrages de femmes ou traitement d'un sujet. Sand, dans les six textes critiques sur la poésie ouvrière, vise l'intégration littéraire et sociale de ces écrivains (Nathalie Vincent-Munnia dont la poétique est proche de la sienne : « G. S. et les poètes populaires : une conversation critique »). Prise entre identification et rejet, sa posture est plus instable et incertaine (Damien Zanone : « Quand G. S. critique les femmes qui écrivent ») à l'égard des 5 livres de femmes dont elle rend compte entre 1836 (*Souvenirs et Mémoires* de Mme Merlin) et 1872 (*Les enchantements de Prudence* d'Hortense Allart) : là encore, il ne s'agit pas, le plus souvent, d'auteurs.

Comme l'article de M.-C. Schapira (« George Sand et l'Amérique »), les deux études suivantes portent sur les lectures étrangères de Sand. Elles s'attachent à l'œuvre critique la plus longue, la plus ambitieuse que Sand ait écrite, *l'Essai sur le drame fantastique*. Jean Lacoste s'interroge sur la raison du jugement – restrictif, sévère – porté après Mme de Staël sur Goethe et *Faust* : Goethe n'est qu'artiste, Faust manque de cœur et de consistance, bref, le drame et son auteur sont disqualifiés à l'époque où Sand – qui ne semble pas connaître le second *Faust* – annonce une rédemption de l'humanité ; elle comprendra mieux Goethe dans *Consuelo*, inspiré de *Wilhelm Meister*. De son côté, Merete Stistrup Jensen éclaire la notion de fantastique en jeu dans ce texte ; en se reportant à d'importants articles théoriques, d'Hoffmann (1819), de Scott (1827), de Nodier (1832), mal connus ou mal traduits, elle retrouve en amont de l'étroite spécialisation du mot dans la critique française son ouverture de sens : le mot définit plutôt qu'un genre narratif, un style ; composition incertaine, fragments, récits enchâssés, points de vue divergents sur un événement... le fantastique, essentiellement romantique, fait entrevoir l'infini : bientôt la voix de *Consuelo* sera « révélation de l'infini ». L'une et l'autre étude s'accordent ainsi pour voir en *Consuelo* la réalisation de l'idéal inscrit en creux dans *l'Essai*.

Les deux articles suivants se montrent assez critiques envers les analyses sandiennes. Claire Barel-Moisan lit les dix articles que la romancière a consacrés aux œuvres de ses collègues romanciers entre 1833 et 1869. Parus pour la plupart au début du second Empire, ils ne s'attachent qu'à la donnée narrative, pas à l'art du romancier, demandent un message d'optimisme, trouvent nécessaire de l'esquisser. C'est le mot *drame* que suit Olivier Bara dans l'écriture critique sandienne, depuis *l'Essai* de 1839 jusqu'à la lecture du *William Shakespeare* de Hugo en 1864, il ne désigne sous sa plume aucun genre précis. Ce terme repoussoir (p. 228) de *drame* s'attache volontiers au roman feuilleton et lui permet de dénoncer le poids des aspects matériels du spectacle, mais aussi le prix accordé à « l'habileté du plan », bref, tous les excès et les contraintes de l'industrie du divertissement. Sand en fait privilège, en 1839 comme en 1864, les œuvres où le drame qualifié de « petit », « poétique », « fantastique » se fait « pensif » (236), où l'idée, comme dans *William Shakespeare*, est infuse dans une forme libre. Et il est vrai que, roman ou drame, le point de départ de Sand n'est jamais la définition d'une « forme » – entendons un genre (Jean Lacoste, 177) –, qu'elle ne légifère pas, qu'elle dédaigne « la langue technique des aristarques ». Écriture et jugement critique ne perdent pas chez elle leur enracinement dans l'existence humaine.

La rencontre de ces études met en lumière en effet des lignes de force, tôt apparues, qui structurent son approche des textes. Olivier Bara et Christine Planté, dans la préface, évoquent à juste titre Mme de Staël (p. 14), et ce recueil montre bien la filiation des deux critiques : toutes deux sont soucieuses de littératures étrangères, de textes modernes et actuels ; dans les deux cas, critique de lectrices, à l'écoute des textes, attentives à l'« impression » qu'elles en reçoivent – Brigitte Diaz parle à juste titre de « phénoménologie de la lecture » (67) ; critique positive qui caractérise les œuvres, recherche leurs affinités et leurs différences. Autorité paradoxale ? Pour ne s'être pas exercée dans les espaces les plus légitimes, strictement masculins (Université, Académie), la parole critique de Sand est née dans la prestigieuse

*Revue des deux Mondes*, elle est « fille de la *Revue des Deux mondes* » (Thérenty, 26) : disons autorité singulière.

La carrière critique de Sand porte la marque d'une grande rupture. Avant 1848 se construit en pointillés une sorte de phénoménologie de l'esprit humain, à partir de 1840 colorée de messianisme, actualisée par de grands types dans plusieurs grands articles clés (ceux relevés par J.-L.Diaz, *l'Essai sur le drame fantastique...*). Sa portée et son ambition sont comparables à celles des grands articles publiés par Leroux en 1831 dans la *Revue Encyclopédique* sous le titre *De la poésie de notre époque*.

Ce vecteur historique s'efface dans la seconde partie de sa carrière ; trace de cet appel à une foi, sa demande d'optimisme, de nos jours mal comprise. Sand adoptant avec enthousiasme l'opinion exprimée Hugo dans la première partie de son *William Shakespeare*, l'art est étranger au progrès, les plus grands sont égaux entre eux, en dépit du progrès des civilisations : il l'aide à clarifier sa pensée, elle le traduit aussitôt en son langage, opposant l'artiste au savant ou au philosophe. Parallèlement, elle a renoncé à l'exposé magistral, reconquiert son influence par des voies plus séductrices : elle fait usage de l'anecdote, recourt au dialogue familier multiple, où il est loisible de deviner la société intime de Nohant, invente une écriture plus libre, perméable à la voix d'autrui, où elle renouvelle, à la lecture de Hugo, la réussite lyrique et critique des *Lettres d'un voyageur*.

Tous les dix-neuviémistes trouveront intérêt et profit à cette féconde lecture de George Sand critique.

Michèle HECQUET